

L'enseignement alternatif a le vent en poupe

Decroly, Freinet, Montessori, Steiner : les établissements qui se revendiquent à « pédagogie active » se multiplient dans notre paysage scolaire. Une nouvelle école appliquant la pédagogie Freinet ouvre d'ailleurs à Villers-la-Ville.

« Leur succès ne se dément pas ces dernières années, constate Dominique Lafontaine, présidente du département des sciences de l'éducation de l'ULiège et responsable belge francophone du Programme international de suivi des acquis des élèves de 15 ans. *La raison ? Une prise de conscience du choix en matière pédagogique qui s'est élargi ces dernières années.* »

Une vogue visible à l'échelle de

la Fédération des établissements libres subventionnés indépendants. « *Nous sommes passés de quatre à dix écoles secondaires en cinq ans, observe son secrétaire général, Michel Bettens. C'est un vrai mouvement citoyen : des groupements de parents qui s'associent pour s'impliquer positivement et pallier ce qu'ils ne trouvent pas dans l'offre d'enseignement actuel.* »

Un label « pédagogie active » serait même envisagé. « *Tout dépend de ce que l'on y met, observe Elsa Roland, doctorante en Sciences de l'éducation à l'ULB. L'expression "pédagogie active" est un concept très flou. Une pédagogie "inactive", ça n'existe pas.* » ■

Le succès des écoles à « pédagogie active »

LA RENTREE DES CLASSES

La rentrée scolaire est là. Décryptages, entretiens, reportage... « Le Soir » a mis en avant durant toute une semaine les défis majeurs de l'enseignement en Belgique francophone.

► L'ouverture d'une nouvelle école Freinet est symptomatique : ces établissements qui se revendiquent à « pédagogie active » se généralisent dans notre paysage scolaire.

► Colloques, formations pour enseignants, création d'un label : les autorités se saisissent de ce concept flou.

Dire que son enfant est en "pédagogie active", c'est à la mode... Un peu paradoxal pour des idées qui remontent au début du XX^e siècle ! », sourit Dominique Lafontaine. Un constat qui fait mouche alors qu'avec la rentrée, une nouvelle école qui se revendique de cette « pédagogie active » ouvre à Villers-la-Ville : « C'est évident, leur succès ne se dément pas ces dernières années, poursuit la présidente du département des sciences de l'éducation de l'ULiège et responsable belge francophone du Programme international de suivi des acquis (Pisa) des élèves de 15 ans. La raison ? Une prise de conscience du choix en matière pédagogique qui s'est élargi ces dernières années. Tant dans ces écoles "alternatives" que dans l'enseignement plus traditionnel, les pratiques diffèrent et les réalités sont très variables. Le choix pour un projet pédagogique fort qui promet de valoriser l'enfant en tant qu'individu séduit de plus en plus les parents dans notre société actuelle. »

« Les inscriptions scolaires montrent un engouement évident pour ces écoles "alternatives" », observe Roberto Galluccio, administrateur délégué du Conseil des pouvoirs organisateurs de l'enseignement officiel neutre subventionné (Cpeons) auquel nombre de ces écoles s'affilient. Mais le mouvement est difficilement chiffrable en raison du flou dans ce que l'expression englobe. Si certaines se réclament de Montessori et d'autres de Decroly, d'autres encore ne se rattachent à aucune de ces écoles et font plutôt leur « mélange » de toutes ces méthodes éducatives. Un flou qui intrigue, voire inquiète : après l'organisation d'un colloque conjoint sur la problématique en mars dernier, le

munautaire française (Cocof) développent une formation pour enseignants et proposent l'ouverture d'une plateforme collaborative pour leur permettre d'échanger sur les pratiques d'enseignement. Une proposition de « label pédagogie active » aurait même été suggérée.

Une éducation « nouvelle » ?

« Tout dépend de ce que l'on met derrière ce "label", observe Elsa Roland, doctorante en sciences de l'éducation à l'ULB. L'expression "pédagogie active" est un concept très flou. Dans le monde académique, cela n'a plus beaucoup de sens : une pédagogie "inactive", ça n'existe pas. » Les spécialistes préfèrent parler de pédagogies « alternatives », toutes originaires d'un même mouvement : celui de « l'éducation nouvelle », officialisé en 1921 par un congrès international rassemblant ses pionniers. Des lignes de force sont communes : rendre l'enfant autonome, le placer de façon active au centre de l'apprentissage, s'opposer à la pédagogie dite

l'expression englobe. Si certaines se réclament de Montessori et d'autres de Decroly, d'autres encore ne se rattachent à aucune de ces écoles et font plutôt leur « mélange » de toutes ces méthodes éducatives. Un flou qui intrigue, voire inquiète : après l'organisation d'un colloque conjoint sur la problématique en mars dernier, le Cpeons et la Commission communautaire française (Cocof) développent une formation pour enseignants et proposent l'ouverture d'une plateforme collaborative pour leur permettre d'échanger sur les pratiques d'enseignement. Une proposition de « label pédagogie active » aurait même été suggérée.

Une éducation « nouvelle » ?

« Tout dépend de ce que l'on met derrière ce "label", observe

Elsa Roland, doctorante en sciences de l'éducation à l'ULB. L'expression "pédagogie active" est un concept très flou. Dans le monde académique, cela n'a plus beaucoup de sens : une pédagogie "inactive", ça n'existe pas. » Les spécialistes préfèrent parler de pédagogies « alternatives », toutes originaires d'un même mouvement : celui de « l'éducation nouvelle », officialisé en 1921 par un congrès international rassemblant ses pionniers. Des lignes de force sont communes : rendre l'enfant autonome, le placer de façon active au centre de l'apprentissage, s'opposer à la pédagogie dite

traditionnelle fondée sur une transmission verticale des connaissances. « Souvent présentée comme un mouvement uniforme, "l'éducation nouvelle" est pourtant empli de tensions internes entre ses fondateurs, poursuit Elsa Roland. Lorsque l'on retourne aux textes originels et qu'on les compare avec ce qui est mis en place dans les écoles, personne ne met réellement en pratique ce qui est écrit. Chaque école est différente et peut se revendiquer d'un courant, sans en avoir lu le texte fondateur... »

Le rôle de l'enseignant

C'est pourquoi tant d'écoles différentes ouvrent aujourd'hui. Une vogue aussi visible à l'échelle de la Fédération des établissements libres subventionnés indépendants (Felsi). « Nous sommes passés de quatre à dix écoles secondaires en cinq ans, observe son secrétaire général, Michel Bettens. C'est un vrai mouvement citoyen : des groupements de parents qui décident de s'associer pour s'impliquer positivement et pallier ce qu'ils ne trouvent pas dans l'offre d'enseignement actuel. » La réglementation relative à l'ouverture d'une école est stricte : sécurité, fiabilité des promoteurs et projet d'enseignement sont scrutés par les autorités. « C'est un projet d'enseignement et non un projet pédagogique qui est ensuite contrôlé, précise-t-il, car chez nous, l'en-

seignement est obligatoire... et libre. » Les moyens pour parvenir aux socles de compétences requis par le décret mission sont en effet multiples : les opérateurs de l'enseignement, publics ou privés, ont donc une large autonomie.

Face à cette pluralité d'enseignements, comment s'y retrouver en tant que parents ? « Certaines écoles posent question, notamment au niveau des apprentissages de base comme la lecture et l'écriture, explique Dominique Lafontaine, mais il est complexe de généraliser : dans les pédagogies actives, l'enfant va être plus autonome et moins dirigé. Il va plus travailler par "projets" partant de cas concrets pour expliquer un concept, une matière. Certains enfants ont besoin de cela pour s'épanouir et se concentrer. D'autres ont besoin de davantage de structures - ce que la recherche actuelle, soutenue par les neurosciences, a tendance à démontrer. Tout dépend de l'enfant... »

« ... Mais aussi des enseignants », complète Elsa Roland. En tant que chercheuse et mère de famille, elle s'est posé la question de savoir dans quelle école inscrire son enfant. « Je pense que c'est une question très complexe qui n'est pas résolue aujourd'hui. On se rend compte, en fonction des directions des équipes pédagogiques, qu'un projet Montessori ou Decroly peut changer énormément d'une école à une autre. Certains enseignants se forment, se posent des questions et évoluent, tandis que d'autres appliquent le texte à la lettre... Au final, chaque enseignant va faire un peu ce qu'il veut dans sa classe. » Le manque criant de recherche dans le domaine en Belgique contribue au maintien du flou. « Pendant tout un temps, les universités ne s'y sont pas intéressées. Ce n'est que depuis deux ou trois ans que l'on questionne réellement ce mouvement. Nous n'avons pas encore assez de recul pour répondre autrement qu'en conseillant à chaque parent de bien étudier le choix scolaire qui lui est offert... », ponctue la chercheuse. ■

Ovide Decroly

Médecin psychologue belge, il propose des pistes pédagogiques à partir du travail sur les enfants dits « irréguliers ». Il insiste sur le fait que l'enfant apprend globalement. Démarche d'apprentissage en trois temps : observation, analyse et expression. L'enseignant est ici un guide bienveillant, garant des apprentissages, se basant sur les besoins fondamentaux de l'enfant.

Célestin Freinet

Instituteur, syndicaliste et militant communiste d'origine française, sa pédagogie se centre sur le groupe, l'approche collective. Ses classes verticales et ses projets communs veulent favoriser la coopération et la collaboration entre les élèves. Absence de compétition, pas de notes, mais des dialogues d'évaluation. Partant des intérêts des élèves, il base l'apprentissage sur des situations « vraies ».

Maria Montessori

La pédagogie de ce médecin italien s'est développée dans le monde entier au point d'infuser dans l'enseignement traditionnel. Son principe est le respect du rythme individuel. L'accent est mis sur l'auto-apprentissage par les sens. « Sa force, c'est d'avoir créé tout un matériel pédagogique encore largement utilisé dans beaucoup d'écoles différentes », explique la doctorante Elsa Roland.

Rudolf Steiner

Philosophe et théosophe autrichien. Sa pédagogie se concentre sur la créativité artistique de l'enfant. Elle se base sur l'anthroposophie, une mouvance créée au début du XX^e siècle dans un esprit de retour à la nature. L'école Steiner est considérée comme une secte en France, mais remporte un franc succès en Suisse, en Autriche et en Allemagne.

TÉMOIGNAGES

Elsa : « Je conçois que cela ne convienne pas à tous les enfants »

A 42 ans, Elsa est violoniste et journaliste radio. « De 3 à 18 ans, j'étais à l'école Decroly à Bruxelles, se rappelle-t-elle. J'y ai été très heureuse. Mais je comprends la méfiance de ceux qui ne connaissent pas cette méthode. On reproche une pédagogie du laisser-aller. Pour l'enfant, la pédagogie active développe l'esprit d'initiative, le travail à plusieurs, l'autonomie. Alors parfois, on les voit jouer aux cartes dans leur coin plutôt qu'apprendre les maths ou le français. Certains parents en sont inquiets. On voit d'ailleurs combien c'est la panique en fin de sixième primaire pour passer le CEB. Mais il y a bien un programme à tenir, même s'il n'est pas explicite : l'enseignant doit savoir où il mène sa classe. Je conçois que cela ne convienne pas à tous les enfants : certains ont davantage besoin d'être structurés. Moi-même, j'ai eu la chance d'avoir le soutien, à la maison, de mes parents. La méthode a ses défauts. J'ai encore aujourd'hui beaucoup de difficultés à écrire : j'ai dû ouvrir mon *Bescherelle* à 25 ans parce que je ne savais pas écrire un courriel... Il y a régulièrement des réflexions autour de cela dans les écoles. »

Mathieu : « J'ai développé une capacité d'adaptation très forte »

Mathieu, 48 ans, est passé par une école Freinet avant de devenir consultant indépendant. « J'y ai fait l'intégralité de ma scolarité fondamentale. J'ai adoré. Certes, l'école ne concernait que certains milieux : la moitié des parents étaient artistes ou comédiens, le reste, des universitaires aisés. Cela crée un vivier qui se renforce par une pratique courante : celle du "minerval caché", qui conditionne l'inscription de l'enfant à la participation financière des parents aux activités de l'école via des amicales ou ASBL. Mais grâce à cette école, j'ai développé une capacité d'adaptation très forte. On m'a appris que j'avais du potentiel et à m'en servir. La difficulté ? Réintégrer l'enseignement belge. J'ai dû "bissier" mes deux premières années universitaires où on ne me demandait pas forcément de comprendre, juste de restituer. Ce fut un vrai choc pour moi. Je n'avais pas de difficultés à prendre des notes ou à mémoriser car on m'avait inculqué ces techniques. Mais j'ai eu beaucoup de difficultés avec l'autorité. »

M.T.H.

à Villers-la-Ville

L'implantation surprise de la nouvelle école

REPORTAGE

Elle va enfin connaître sa première rentrée scolaire. Après un long parcours semé d'embûches, l'école secondaire à pédagogie active Nespa va accueillir ce lundi ses premiers élèves. Dans un cadre inattendu et fraîchement rénové au passé prestigieux, la Ferme de l'abbaye, à deux pas des vestiges de l'abbaye de Villers-la-Ville. Une implantation inattendue puisque le projet d'origine était à Genappe où l'établissement est officiellement localisé. Des impondérables en ont décidé autrement. Mais pourquoi une nouvelle école ?

« Nous sommes un groupe de parents dont les enfants suivaient essentiellement une scolarisation en pédagogie active en primaire, commente Frédéric Chomé, membre du pouvoir organisateur. Nous voulions assurer une continuité pédagogique pour nos enfants mais l'offre était insuffisante dans la région. Afin de prouver le besoin, nous avons lancé une étude démographique qui a établi le manque. Nous avons donc reçu une autorisation d'ouvrir un établissement par l'administration wallonne. » Restait à trouver le lieu où implanter l'école.

« Après des recherches compliquées, la Ville de Genappe nous avait trouvé des locaux dans

l'ancienne sucrerie, poursuit Frédéric Chomé. Nous devions occuper la maison du directeur mais elle devait être détruite pour que nous y installions des conteneurs. Des bâtiments en dur doivent normalement être construits pour la rentrée 2021 ou 2022. Mais en juin dernier, lors du début des travaux de démolitions, de l'amiante a été découvert dans la maison alors qu'elle n'était pas répertoriée. » Pour l'année scolaire qui commence, la commune de Villers a donc proposé les locaux de la Ferme de l'abbaye, à Nespa, en location.

Dans ses classes aux pierres et briques apparentes et riches d'histoire, Marie-Julie Loppe, la directrice de Nespa, ne cache pas son impatience de redonner vie au site. Même si elle croule sous les rendez-vous. « Notre objectif était au départ d'ouvrir trois classes de première secondaire, mais vu la demande, nous en auront quatre, sourit-elle. Nous frissons les 80 élèves et nous savons que nous pouvons aller jusqu'à 96. Nous allons suivre nos élèves et ouvrirons donc des classes de deuxième l'an prochain. A terme, nous escomptons pouvoir accueillir 700 enfants et adolescents. »

Les parents mettent la main au portefeuille

A entendre les deux responsables, créer une école est un jeu d'enfants. Pas tant que ça, car il faut la financer. « Demander un minerval aux parents est interdit, précise d'emblée la directrice. Or, nous n'avons pas de patrimoine. Sans leur imposer de montants fixes, nous demandons donc aux familles de participer, car nous louons la ferme. Nous avons des enseignants à rétribuer et nous avons des frais de fonctionnement. Nous n'avons pas encore de mécène, mais nous ne désespérons pas. Pour nous aider, nous avons aussi lancé des obligations dans lesquelles certains parents et des entreprises ont investi. »

Côté enseignement, Marie-Julie Loppe ne cache pas que Nespa proposera la pédagogie Freinet. « C'est le pouvoir organisateur qui a choisi cette voie, précise-t-elle. Tout notre corps enseignant est issu du traditionnel. Nous avons donc engagé un pédagogue qui les forme. Les cours sont basés sur ceux d'autres écoles qui dispensent la pédagogie Freinet qui favorise l'apprentissage au rythme de l'enfant et la solidarité. » Une solidarité déjà perceptible sous les poutres apparentes des classes puisque la grande majorité du mobilier et du matériel informatique de l'école a été fournie par des parents d'élèves. ■

FRÉDÉRIC DELEPIERRE